



Monia Chokri reprend *Peepshow* de Marie Brassard *Page E 3*



Jean-Philippe Wauthier sur tous les écrans cet automne *Page E 7*

CULTURE

CAHIER E > LE DEVOIR, LES SAMEDI 12 ET DIMANCHE 13 SEPTEMBRE 2015

Alexander Shelley : chef, autrement



Alexander Shelley, nouveau chef de l'Orchestre du Centre national des arts, lors d'un concert en mai 2015

PHOTOS FRED CATTROLL

CHRISTOPHE HUSS

Alexander Shelley, 35 ans, succède à Pinchas Zukerman et prend les rênes de l'Orchestre du Centre national des arts d'Ottawa. Le personnage, brillant, détonne dans le métier. Il dévoile ses plans au *Devoir*.

Lorsqu'Alexander Shelley remporta à l'unanimité le Concours de direction d'orchestre de Leeds en 2005, les observateurs voyaient en lui le plus brillant lauréat de l'histoire de cette compétition. Le chef a pourtant construit sa carrière sans esbroufe. Le louangeur bouche à oreille entre musiciens et administrations artistiques, d'un orchestre à l'autre, possède, après dix ans, des vertus bien plus solides et durables que les gesticulations médiatiques pilotées par agents et relationnistes autour du dernier prétendu prodige à la mode.

Une discussion avec Alexander Shelley révèle rapidement l'ancrage de sa solide et patiente construction intellectuelle et artistique.

Le sens de la responsabilité

Shelley a été appelé à diriger l'Orchestre du Centre national des arts (CNA) pour la première fois en octobre 2009. L'artiste, qui aime « raconter des histoires » à travers ses programmes, est régulièrement revenu y compris pour un opéra, *La bohème*, ce qui lui a permis de s'acclimater pendant plusieurs semaines à la ville d'Ottawa.

« Diriger est ma passion, mais j'aime aussi réfléchir à la question du rôle de la musique et de l'art dans la société. » Prendre les rênes musicales d'un centre national des arts était donc un défi tentant. « Les institutions nationales, que ce soit un média comme la BBC ou un centre des arts, sont des cadeaux faits à leur pays », dit Alexander Shelley au *Devoir*. Ces institutions ont alors « la responsabilité de faire des choses pour lesquelles d'autres n'ont pas les moyens ».



« En tant que Centre national des arts, nous devons être là pour les créateurs canadiens. » Le levier primordial de cette mission est la Fondation du CNA, qui gère un fonds de dotation destiné à investir dans la création.

Vieux et nouveaux amis

Alexander Shelley distingue « deux types d'écoute de la musique. On peut écouter une œuvre que l'on connaît bien et y réagir comme à l'égard d'un vieil ami ou faire l'expérience d'une œuvre nouvelle. Les facultés mises en œuvre chez l'auditeur sont différentes. »

Il constate qu'« en musique comme ailleurs, nous aimons être dans notre zone de confort ». Le chef, qui se défend d'être un « new music guy »,

« Si vous pensez aux arts visuels, vous n'avez pas dans un musée un Turner à côté d'une peinture de l'année dernière. Le contexte influence la manière dont nous voyons, mais aussi comment nous entendons. »

Alexander Shelley

trouve que « c'est normal de se sentir inconfortable dans une salle de concert » et prévoit d'instiller dans chaque programme une œuvre, « pas forcément contemporaine », que son nouvel orchestre n'a jamais jouée.

Persuadé qu'il y a « bien trop de choses dans la vie qu'on laisse de côté, sans chercher à les connaître », Shelley se pose beaucoup de questions par rapport à la création musicale. « Si vous pensez aux arts visuels, vous n'avez pas dans un musée un Turner à côté d'une peinture de l'année dernière. Le contexte influence la manière dont nous voyons, mais aussi comment nous entendons. »

Pour cela, Shelley veut « créer des contextes sensoriels dans lesquels les créations, les mondes

sonores s'intégreront différemment ». Pour lui, « on ne peut éluder le fait que le public a des problèmes de vocabulaire par rapport à la création musicale. "J'aime" vs "Je n'aime pas", c'est trop limité, trop noir et blanc. »

En préparation des 150 ans du Canada, Shelley a développé ce qu'il appelle son « projet kamikaze », *Dear Life*, concept immersif de 90 minutes de musique nouvelle qui sera créé en mai 2016 avec quatre œuvres de John Estacio, Jocelyn Morlock, Nicole Lizée et Zosha Di Castri sur des textes du Prix Nobel Alice Munro (dont le recueil est éponyme du projet) et de l'auteure autochtone Rita Joe, un spectacle de Donna Feore, que Shelley veut « tourner dans le Canada et dans le monde ». Il ambitionne d'en faire la « carte de visite » du CNA et de son orchestre.

« Pas un orchestre symphonique dans le monde n'osera tourner avec un programme de musiques actuelles, mais en tant qu'institution nationale, avec nos fonds, nous avons la responsabilité de le faire. »

Nouvelles méthodes

Le public suivra-t-il ? « Je serai toujours là pour donner des clés en disant : "Voilà comment j'ai apprivoisé cette œuvre." Jamais je ne prétendrai : "Vous devriez aimer cela." Il est important que les gens sachent que si je défends quelque chose, c'est que j'y crois. » S'ils viennent, Shelley estime que « la partie sera gagnée à 95 % ».

Cette implication passe par une vraie révolution dans la préparation. Pas question de dire aux compositeurs : « Nous voulons une pièce de 10 minutes dans 18 mois » pour, « après 17 mois et 28 jours, répéter deux fois une composition qu'on présentera une fois avant de passer au sujet suivant ». Deux des quatre compositions de *Dear Life* ont été répétées en mai dernier, un an avant le spectacle. « Nous serons déjà familiers

VOIR PAGE E 4 : SHELLEY

CULTURE

Les petits-enfants de Refus global

ODILE TREMBLAY

En 1998, le documentaire *Les enfants de Refus global* de la cinéaste Manon Barbeau laissait son auditoire soufflé. Mêlant notre histoire de l'art à des détresses humaines, il secouait des mythes, révélait les séquelles de grands sursauts de révolte du Québec d'antan.

Fille du peintre automatiste Marcel Barbeau et de la poétesse Suzanne Meloche, Manon avait été abandonnée en bas âge avec son jeune frère François par ses parents, surtout par une mère qui claqua la porte sans retour. Ils étaient les rejetons de signataires du manifeste *Refus global*, écrit par Paul-Émile Borduas en 1948, contresigné par 15 artistes (16 au départ, puisque Suzanne Meloche le parapha avant de retirer son nom de la liste définitive).

Ce texte libertaire, visionnaire et admirable dans un Québec duplessiste endormi invitait à secouer toutes les chapes, dont celle du catholicisme triomphant. Il avait déchaîné les foudres des bien-pensants et fait perdre à Borduas sa chaire d'enseignant à l'École du meuble de Montréal.

«*Au terme imaginable, nous entrevoyons l'homme libéré de ses chaînes inutiles, réaliser dans l'ordre imprévu, nécessaire de la spontanéité, dans l'anarchie resplendissante, la plénitude de ses dons individuels*», lançait-il en coup de canon.

Pour son documentaire, Manon Barbeau avait rencontré d'autres enfants des signataires du *Refus global*, ballottés à son instar au berceau. La cinéaste sentait qu'elle et plusieurs rejetons de ces artistes rebelles,



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Anaïs Barbeau-Lavalette vient recoller le maillon brisé de sa filiation maternelle.

des Borduas, des Riopelle, etc. étaient entrés dans la catégorie «*chaînes inutiles*» que le manifeste appelait à rompre pour «*poursuivre dans la joie notre sauvage besoin de libération*».

Le film, en montrant la face noire des affranchissements, écorchait l'aurole laïque de ces précurseurs de la Révolution tranquille, vénérés par la postérité reconnaissante. Il secoua en son temps aussi le milieu culturel, puis chacun retourna à ses

pinceaux, ses plumes ou sa bouteille, en songeant qu'on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs; fussent-ils des petits êtres humains fragiles, en dommages collatéraux. Plusieurs d'entre eux deviendraient artistes à leur tour, héritant de l'abîme et des lumières vives de leurs parents.

Phare dans sa société, cette Manon Barbeau, qui fonda et dirige le Wapikoni mobile, formant de jeunes vidéastes à travers le réseau des communau-

tés autochtones. Sa propre quête d'ancrage la poussa à renouer les liens cassés par les êtres et les peuples, en refus des constats de rupture: destin personnel inscrit dans un puzzle aux pièces manquantes. Voici que sa fille en retrouve de nouveaux fragments. Et passez au suivant!

Une affaire de femmes

Or, donc, Anaïs Barbeau-Lavalette, cinéaste engagée aussi

(*Le ring, Inch'Allah*, etc.), femme de scène et de mots, vient recoller le maillon brisé de sa filiation maternelle. À travers *La femme qui fuit*, publié aux éditions Marchand de feuilles, elle suit les traces — détective privée aidant — de cette mystérieuse grand-mère, Suzanne Meloche, fantôme en vol plané sur sa vie et celle de sa mère.

Quel impact eurent les libérations des signataires de *Refus global* sur leurs petits-enfants, cette fois? Fascinante variation autour d'un même thème un étage au-dessous.

Chacun porte sur son dos, dit-on, sept générations antérieures. Anaïs remonte jusqu'à trois et même à quatre, à l'inclusion de sa grand-mère Claudia, cousine éloignée d'Émile Nelligan, qui renonça au piano pour une vie de travaux domestiques sans fin et sans plaisir. Et si c'étaient les aliénations de Claudia que sa fille, sa petite-fille et son arrière-petite-fille cherchaient à venger, en une chaîne sans fin?

Dans *La femme qui fuit* surgit une lignée de femmes artistes, rebelles, socialement investies, qui se ressemblent: «*Pommettes saillantes, lèvres fines, yeux d'ébène*.» Trois juxtaposi-

tions d'une même femme en trois temps: Suzanne, Manon (appelée Mousse) et Anaïs.

Trois insoumises

Un style net, des phrases courtes, une urgence de décrire des faits et des atmosphères, ce livre est rédigé au «*tu*» à l'adresse de la grand-mère disparue, ça et là entrevue.

Anaïs Barbeau-Lavalette peint à larges traits Suzanne Meloche en figure passionnée et tragique. «*Ce sentiment de non-appartenance. Tu le portes depuis l'enfance. Tu le connais si bien qu'il te rassure. Tu te sens en terrain connu: différente.*»

La bio catharsis constitue aussi une arme contre l'amnésie collective. Mère démissionnaire soit, la dame artiste, dont des extraits de poèmes frappent par leur ardeur et leur souffle, mais activiste, tout comme sa fille et sa petite-fille. Elle qui gravita dans le cercle en ébullition de Borduas, milita plus tard pour les mouvements de libération des Noirs américains, épaula un soldat brisé par la guerre au Vietnam, se jeta à corps et âme perdus dans l'érotisme, la création, la quête de sens bouddhiste, etc. L'angoisse de sa fille et de sa petite-fille scanda ses pas retrouvés.

À la mort du mentor Borduas à Paris en 1960, Anaïs décrit Suzanne Meloche en colère contre le disparu: «*Tu lui en veux de t'avoir fait croire que vous étiez spéciaux dans une époque spéciale.*»

Sauf qu'ils étaient spéciaux pour vrai. Et même exceptionnels. Leur descendance aussi, allez!

Anaïs dégaîne: «*Ma mère, fêlée du cœur. La permanence des éclats de verre laissés sous sa peau, traces d'abandon qu'elle porte en blason*», puis apostrophe Suzanne Meloche: «*Ton absence fait partie de moi, elle m'a aussi fabriquée. Tu es celle à qui je dois cette eau trouble qui abreuve mes racines, multiples et profondes.*» Ajoutant plus bas en élan de fierté: «*Je suis libre ensemble, moi.*»

Y aura-t-il d'autres tours de roue? Demain, des arrière-petits-enfants de *Refus global* rouvriront-ils les plaies et les fulgurances laissées en eux par des ancêtres visionnaires et insouciantes? Ça reste à voir, mais à chaque témoignage, une nouvelle génération de femmes artistes s'affranchit davantage de ses deuils, tout en gardant vivant le legs de ceux et celles qui rêvèrent d'un Québec en éveil. Sans y atteindre totalement. Au suivant, oui!

otremblay@ledevoir.com

USINE C 20 VINGT ANS DE LIBERTÉ

4 SOIRS SEULEMENT

UNE RACLETTE CHIENS DE NAVARRE

23 > 26 SEPTEMBRE 20H

FORFAIT 3 SPECTACLES 90\$ FORFAIT 6 SPECTACLES 155\$

514 521-4493 | USINE-C.COM

Un spectacle irrésistible de bout en bout, incroyable d'audace et parfaitement jouissif. Réussite totale. M. Perrinaud, La Montagne.fr

du 15 septembre au 10 octobre 2015

de Marie Brassard

Monia Chokri + Alexander MacSween

du 12 au 23 janvier 2016 (en reprise)

UN TRAMWAY NOMMÉ

de Tennessee Williams

Serge Denoncourt + Céline Bonnier + Dany Boudreault + Patrick Hivon + Magalie Lépine-Blondeau + Jean-Moïse Martin

du 12 avril au 7 mai 2016

LES LETTRES D'

de Ovide et Évelyne de la Chenelière

David Bobée + Béatrice Dalle + Anthony Weiss + Dear Criminals

+ 6 autres spectacles

L'ABONNEMENT LE PLUS FLEXIBLE EN VILLE!
espacego.com

CULTURE › THÉÂTRE

Éloge de la différence

Peepshow réunit Monia Chokri et Marie Brassard

MARIE LABRECQUE

Elles sont toutes deux des comédiennes singulières doublées de créatrices. On ne se surprend donc guère de voir les chemins de Marie Brassard et de Monia Chokri se croiser. Leur rencontre artistique initiale a eu lieu sur le plateau de *La fureur de ce que je pense*, en 2013, où la première dirigeait la seconde. Voici qu'elles récidivent à l'Espace Go, grâce à la recréation de *Peepshow*.

L'auteure et metteuse en scène offre ainsi à sa cadette de reprendre son rôle dans son troisième *one woman show*. « Marie est probablement l'artiste de théâtre que j'admire le plus ici, affirme Monia Chokri. J'étais très flattée, bien qu'assez terrorisée à l'idée de faire un solo. Je lui ai demandé de me laisser réfléchir un peu, mais je n'avais pas le choix de dire oui... » D'autant que la réalisatrice du court métrage primé *Quelqu'un d'extraordinaire* ne sait pas comment exercer son métier « autrement qu'en essayant de nouvelles choses. Je ne suis jamais dans des situations confortables, on dirait [rires]. Je pense que ça ne m'intéresse pas. »

Pour la metteuse en scène, qui aime travailler en collaboration avec son équipe de créateurs et qui se considère comme la chef d'orchestre de l'ensemble (« je leur suggère des visions plutôt que de les imposer »), l'élaboration d'une œuvre artistique relève d'abord d'une rencontre. « Il faut que ce soit le fruit d'une conversation, et pas seulement un but à accomplir. » Elle s'entoure toujours d'artistes avec qui elle sait pouvoir tenir des discussions intéressantes — et qui n'auront parfois rien à voir avec le show lui-même.

Tempérament aventurier

Les deux actrices partagent « un peu le même langage », estime Marie Brassard. « Monia est une interprète extraordinaire, qui a le talent pour aller dans les avenues du jeu théâtral qui m'intéressent. » Soit atteindre un jeu qui soit « évocateur, sans être illustratif ». Sa cadette possède aussi le « tempérament aventurier » nécessaire pour s'adonner aux expérimentations de la technologie sonore. L'utilisation d'un micro qui transforme la voix pendant la représentation caractérise l'œuvre de Brassard depuis *Jimmy*, créature de rêve. « C'est un outil qui m'a



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Monia Chokri ne sait pas comment exercer son métier « autrement qu'en essayant de nouvelles choses. Je ne suis jamais dans des situations confortables ».

aidée à me dépasser en tant qu'interprète, et qui emmène vraiment dans des territoires nouveaux, étranges. »

Et contrairement à ce qu'on pourrait croire, la maîtrise de cet élément technique n'exempte pas l'interprète d'un travail de métamorphose très physique. L'intimité de ce procédé force aussi à une grande sincérité, a constaté Monia Chokri. « Ma voix est très proche des spectateurs, comme si je leur chuchotais à l'oreille. Si je ne suis pas sincère, que je ne suis pas vraiment dans l'état, ça ne marche pas. »

« Plus le travail est technique, moins on est dans des considérations de style "Suis-je bonne ou pas ?" ajoute la comédienne. On se demande plutôt: l'œuvre est-elle intelligible? Ici, on n'est pas dans la performance. » Monia Chokri avait elle-même été séduite par une conception si-

miltaire du jeu, à sa sortie du Conservatoire, en voyant *Humiliés et offensés* du metteur en scène allemand Frank Castorf au Festival de théâtre des Amériques. Elle retrouve dans le travail avec Marie Brassard

Créé il y a 10 ans, *Peepshow* enfle une mosaïque de petits récits où divers personnages suivent leurs désirs, ouvrent les portes de mondes cachés

ce jeu « sans effet », qui enlève tout souci d'une dimension performative. « L'important, c'est juste d'être détendue sur scène et de raconter une histoire. »

Vive l'excentricité

À l'origine, il y a eu le désir de Marie Brassard de revisiter

son envoûtant répertoire solo avec un regard neuf, externe. Des œuvres oniriques qui, constate la créatrice, ont été davantage diffusées à l'étranger qu'ici. « Normalement, je travaille presque toujours au centre de la création. C'est très stimulant de me retrouver à l'extérieur, parce que tout à coup j'ai une vision d'ensemble. Et j'ai eu envie de pousser un peu plus loin le côté surréaliste de cette histoire, de mettre davantage en lumière l'inconscient. »

Créé il y a 10 ans, *Peepshow* enfle une mosaïque de petits récits où divers personnages suivent leurs désirs, ouvrent les portes de mondes cachés. Sa créatrice décrit le spectacle comme « un hommage à l'esprit aventurier, à l'excentricité, à l'idée de vivre sa vie. Il

me semble que c'est plus que jamais pertinent, à une époque où on a l'impression que nos pensées sont de plus en plus formatées par les médias, sociaux et autres. On reçoit constamment des idées préfabriquées, les opinions de tout le monde. On a un peu le cerveau lavé, sans s'en rendre compte. »

Comme dans le conte du *Petit chaperon rouge* (« l'histoire d'une fille qui se fait imposer des interdits et décide de les transgresser »), sa protagoniste, une adolescente curieuse, est animée par le désir d'emprunter des sentiers non balisés. De vivre des aventures hors du commun. Et même si ces contacts fugaces se terminent trop abruptement à son goût, ces rencontres auront transformé les êtres humains qui se sont ainsi croisés. Et laissés des traces.

Jeunes, les artistes éprouvent souvent ce sentiment

d'être décalé par rapport au mode de pensée dominant de leur environnement d'origine, précise Monia Chokri. « Il y a beaucoup de gens qui répriment leurs désirs ou leurs pensées. Dans *Peepshow*, il n'y a pas de violence. Juste un désir de laisser les êtres humains s'épanouir. »

Marie Brassard rappelle que l'art est l'expression d'une parole unique. « Je pense que le plus grand compliment qu'on puisse me faire, c'est de me dire que je suis étrange! dit-elle en riant. Et c'est ce qui m'attire chez les gens: l'unicité. »

Le Devoir

PEEPSHOW

Texte et mise en scène: Marie Brassard
Une coproduction Espace Go-Infrarouge
Du 15 septembre au 10 octobre
À l'Espace Go

le NTE présente

SEPTEMBRE

Un saisissant solo théâtral écrit et interprété par
Evelyne de la Chenelière

Mise en scène et scénographie
Daniel Brière

DU 8 SEPTEMBRE AU 3 OCTOBRE
À ESPACE LIBRE

ET DU 14 AU 17 OCTOBRE
AU THÉÂTRE FRANÇAIS DU CNA

ESPACE LIBRE
BILLETTERIE
1945, RUE FULLUM
514 521 4191

n-te.qc.ca

CENTRE NATIONAL DES ARTS
NATIONAL ARTS CENTRE
Le Canada en scène. Canada is our stage.

ticketmaster.ca
1-888-991-2787 (ARTS)

cna-nac.ca/tf

CCCC
TTTT
D'D'D'
AAAA

SAUVAGEAU
SAUVAGEAU

CENTRE DU THÉÂTRE
D'AUJOURD'HUI
DU 22 SEPTEMBRE AU 10 OCTOBRE 2015

PAUL SAVOIE YVES SAUVAGEAU
GABRIEL SZABO CHRISTIAN LAPOINTE

D'APRÈS L'ŒUVRE D'YVES SAUVAGEAU
ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE CHRISTIAN LAPOINTE
INTERPRÉTATION PAUL SAVOIE, GABRIEL SZABO
COLLABORATEURS DAVID GIGUÈRE,
ALEXANDRA SUTTO, MARIE-CLAUDE VERDIER,
JEAN-FRANÇOIS LABBÉ, VIRGINIE LECLERC,
SONOYO NISHIKAWA, LIONEL ARNOULD.

UNE CRÉATION DU
CENTRE DU THÉÂTRE
D'AUJOURD'HUI

PARTENAIRES DE SAISON
BMO Groupe financier
Hydro Québec
LE DEVOIR

Centre des arts
et des lettres
Québec

Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Centre du Théâtre
d'aujourd'hui - 3900
Rue Ste-Anne, Montréal
H2W 2M2 - 514 282-5900

THEATREAUJOURD.HUI.CA

PHOTO: URISSE DEL DRAGO / DIRECTION DE CRÉATION CARRELL STUBBINS / DESIGN GRAPHIQUE ET DIRECTION ARTISTIQUE ALEX NEVOZ / RELATIONS DE PRESSE KARINE COUREAU COMMUNICATIONS

CULTURE › DANSE

Tous Roméo, toutes Juliette

Symphonie dramatique de Cas Public se pose à Montréal, avant Londres et Paris

FRÉDÉRIQUE DOYON

La compagnie Cas Public poursuit sa quête de création «tout public». Après avoir façonné un corpus d'œuvres a priori destinées au grand public, puis multiplié les œuvres pour les jeunes spectateurs, elle tente de brouiller les limites de ces catégories. *Symphonie dramatique* revisite le chef-d'œuvre romantique *Roméo et Juliette*.

En tournée depuis déjà deux ans, un peu au Québec, beaucoup à l'étranger, la pièce pour huit danseurs s'arrête un soir à Montréal, avant de reprendre les routes d'Europe. À l'instar de *Variations S*, qui revisitait le mythique *Sacre du printemps* de Stravinski et des Ballets Russes, *Symphonie dramatique* propose une relecture très libre de l'œuvre de Shakespeare et celle de Prokofiev.

«J'étais retombée sur le texte à l'approche du 400^e [du dramaturge anglais], raconte Hélène Blackburn en entrevue. C'est incroyable combien il est encore d'actualité. Ma fille de 20 ans vit en permanence dans un univers très mixte, où les cultures, les religions, les langues différentes se côtoient, ce qui fait que l'amour est beaucoup plus complexe qu'il pouvait l'être quand j'avais son âge.»

La pièce joue donc sur l'universalité de cet archétype de l'amour maudit, «qui aurait dû être», dit la chorégraphe reconnue pour ses danses fougueuses et physiquement exigeantes, naviguant entre le lyrisme des pointes et l'énergie brute d'un style plus urbain. Et sur tous ses dérivés: le désir, la séduction, la transgression, la mort. «Il n'y a pas un seul Roméo, une seule Juliette, un seul Thibald. Tous les personnages sont revisités dans leur énergie et leur émotion.»

La partition musicale, à nouveau signée Martin Tétraut, compile et remixe toutes les versions musicales liées à ce



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Symphonie dramatique propose une relecture très libre de l'œuvre de Shakespeare et de celle de Prokofiev.

thème, dont celles de Gounod, Berlioz, Tchaïkovski, en gardant l'architecture de Prokofiev et en y infusant des éléments plus actuels. La chorégraphe cite l'exemple du thème *Je veux vivre* de l'opéra de Gounod, chanté successivement par la grande Maria Callas et par... Alexandre Désilets! «Pour montrer qu'une pièce d'opéra est d'abord et avant tout une chanson...»

Tout public

Cas Public récolte un franc succès dans le créneau du

«jeune public», mais elle veut en finir avec les catégories limitatives. «Je ne fais pas du jeune public, j'ai une approche inclusive des spectateurs d'âges différents. J'aime multiplier les niveaux de lecture.» Des œuvres comme *Barbe Bleue*, *Journal intime*, *Gold* avaient déjà des qualités dépassant la simple étiquette «pour enfant» ou «pour ados».

Elle souhaite que le Québec, où la «danse jeunesse» commence à s'enraciner, évite de copier les modèles du théâtre. «Le caractère très universel de

notre discipline permet d'aborder les choses autrement.» Elle ne veut plus cibler de groupes d'âge pour ses pièces et invite les programmeurs à plus d'ouverture et de flexibilité, comme en Europe, où certains spectacles affichent «pour adultes à partir de deux ans», ou «child friendly».

«En production jeunesse, certaines propositions figurent parmi les plus novatrices, signale celle qui y a trouvé un formidable terrain de liberté et d'exploration. Quelque chose de bien fait pour les enfants, alors pourquoi s'enfermer là-dedans?» lance celle

qui fait son *mea culpa* d'avoir un jour dénigré cette production comme une sous-catégorie de la danse et qui invite le milieu à en faire autant. «Pourquoi empêcher des adultes d'apprécier des spectacles en les avertissant que ceux-ci ne leur sont pas destinés?» demande la chorégraphe, en écho à une lettre reçue d'un spectateur déçu.

Collaboratrice
Le DevoirSYMPHONIE
DRAMATIQUE

De Cas Public, à la Tohu, le 17 septembre (entrée gratuite).

La tournée
en mutation ?

Après Montréal, *Symphonie dramatique* s'envole pour une tournée monstre. Premier arrêt: le prestigieux Royal Opera de Londres. Cas Public y livrera sa mouture de *Roméo et Juliette* sous le même toit que la troupe royale, qui donnera, en parallèle, la plus mythique version du ballet — celle interprétée à l'origine par Rudolf Nureev et Margot Fonteyn. Après une grande virée européenne, l'Opéra de Paris accueillera l'œuvre à son tour, dans un contexte similaire. Ce bel exploit québécois n'est pas le premier. Et il faut le redire: les Marie Chouinard, Danièle Desnoyers, José Navas, Benoît Lachambre et les plus jeunes tels Frédéric Gravel, Dave St-Pierre et Marie Béland font rayonner la création québécoise sur les scènes d'ailleurs.

Mais la tournée, si vitale pour nos artistes, relève d'un écosystème fragile, en pleine mutation. En témoigne le fait qu'à une semaine d'intervalle, on enterre La La La Human Steps, pourtant emblématique de ces virées mondiales, et on salue la grandiose tournée de Cas Public... «Si ça marche, c'est parce qu'on tourne trois shows en même temps, dans un créneau [jeunesse] où il y a plus d'options», explique Hélène Blackburn, qui joue sur tous les fronts de diffusion (matinées, programmes en saison, festivals) pour limiter les temps morts entre les étapes de tournée.

Pour Gilles Doré, d'Art Circulation, le modèle de tournée Cas Public, qui repose sur un grand volume de représentations, se fait de plus en plus rare. «C'est volatil: la diversification des intérêts [des programmeurs] et la profusion des artistes contemporains tendent à réduire les volumes de représentations pour faire place à une variété d'œuvres et de formats.»

Notre système de financement est-il adapté au contexte mondialisé de la diffusion d'un art aussi éphémère que la danse ?

une collaboration de
RADIO-CANADA

TEXTE BRYAN PERRO
DOMINIC CHAMPAGNE

D'APRÈS L'ŒUVRE DE HERMAN MELVILLE
MISE EN SCÈNE DOMINIC CHAMPAGNE

MOBY DICK

Avec
Yamoussa Bangoura
Frédérique Bédard
Vincent Bilodeau
Ludovic Bonnier
Jean-François Casabonne
Normand D'Amour
Sylvain Delisle
Steve Gagnon
Tommy Gauthier
Reda Guerink
Gisèle Henriët
Sylvain Marcell
Mathieu Richard
Guillaume Saladin
David Savard

Coproduction
Théâtre
du Nouveau Monde
+ Théâtre
Il va sans dire

AU TNM
DÈS LE 22 SEPTEMBRE
+ TOURNÉE AU QUÉBEC

TNM.QC.CA

ici artv

LES
**BELLES
SOIRÉES**
LES APRÈS-MIDI AUSSI

LES BEAUX
ENTRETIENS !

Une grande entrevue avec
Dominic Champagne animée
par Lorraine Pintal

Lundi 28 septembre
De 14 h à 16 h au TNM
Au cœur du
Quartier des spectacles

Infos et réservations
bellessoirees.umontreal.ca

QUARTIER
DES SPECTACLES
MONTREAL

LES ENTRETIENS
DE GO

Le jeudi 17 septembre
dès 18 h 30,

découvrez avec nous

les enjeux de la pièce

PEEPSHOW lors d'un

entretien entre l'auteure

et metteure en scène

Marie Brassard et

Paul Lefebvre

dramaturge invité.

Une manière unique

d'avoir les clefs du

spectacle avant d'en

être les témoins.



En collaboration avec

LE DEVOIR

SHELLEY

SUITE DE LA PAGE E 1

avec l'idiome des œuvres.» Ainsi, la création intégrera, pour les musiciens qui la présenteront, le «cercle des vieux amis».

Ce sens du travail acharné tient de l'école allemande, où Shelley a parachevé ses études musicales. Après six ans, il a porté ses fruits à Nuremberg. Selon le chef, «l'orchestre est plus vif, avec un vaste répertoire et de grandes attentes envers lui-même». Sous sa coupe, l'Orchestre symphonique de Nuremberg est désormais invité à jouer au Musikverein de Vienne!

Le philosophe

«Il y a bien des choses que j'aimerais faire, mais il n'y a rien que j'aimerais davantage que ce que je fais», constate ce musicien qui dévore les ouvrages du philosophe anglais Bertrand Russell et irait s'inscrire à des cours de philosophie s'il avait une année sabbatique.

«Ce qui m'intéresse dans la vie, c'est cette connexion entre le tangible et l'intangible, entre la science et la philosophie, qui se rencontrent sans cesse. Mon travail est analytique: j'étudie des structures, des harmonies, des orchestrations. Je maîtrise donc



FRED CATTROLL

la connaissance des œuvres. Or, la connaissance technique ouvre à l'aspect métaphysique des choses. Connaître la mécanique de Beethoven, c'est comprendre sa philosophie. C'est pour cela que la philosophie m'intéresse, car je vois dans la musique une philosophie sans paroles. C'est une sagesse dont vous pouvez parler, mais qui devient transcendante quand vous la vivez.»

Le Devoir

Alexander Shelley en 5 dates

Octobre 1979. Naissance à Londres. Il est le fils du pianiste Howard Shelley.

Juillet 2005. Victoire à l'unanimité au Concours de direction de Leeds, après des études à Londres et Düsseldorf.

Septembre 2009. Début du mandat de chef principal de l'Orchestre symphonique de Nuremberg (contrat initial de 4 ans, renouvelé jusqu'en 2017).

Janvier 2015. Nomination comme principal chef associé du Royal Philharmonic Orchestra de Londres.

Septembre 2015. Début du mandat de directeur musical de l'Orchestre du CNA, poste auquel il a été nommé en octobre 2013.



CULTURE MUSIQUE

CHAQUE SOIR
EST DIFFÉRENT.
DEPUIS 60 ANS.

QUATSOUS.COM

La famille loca

La Gypsy Kumbia Orchestra lance enfin son premier disque complet

YVES BERNARD

C'est une expérience auditive, visuelle et sensorielle qui dure depuis trois ans. Ici, «Gypsy» renvoie à une image de liberté et non à l'ethnicité, alors que «Kumbia» s'écrit avec un «K» pour marquer à la fois l'attachement à la cumbia et la volonté de s'en démarquer. Accolés à «Orchestra», ces deux termes incarnent une formidable révélation, celle d'un *big band* qui fait flèche de tout bois partout où il passe, en créant à partir des rythmes afro-colombiens et des sonorités de la fanfare Roma, mais dans une perspective multidisciplinaire en intégrant joyeusement la danse, des éléments de théâtre, de littérature et de cirque. La Gypsy Kumbia Orchestra lance enfin *Revueita Danza Party*, son premier disque complet, au Club Soda ce samedi. Tomás Jensen y sera et cela tombe très bien, puisque l'atmosphère déglugée de la Gypsy s'apparente aussi à celle des regrettés Faux-Monnayeurs.

«Le titre *Revueita Danza Party* révèle plusieurs jeux de mots, et on aime ça que ce soit un mélange de langue aussi», révèle Carmen Ruiz, codirectrice artistique du *big band* montréalais. «En plus de signifier la révolte, «*Revueita*» vient de «*revolver*», «*remuer*», «*brasser*». C'est une invitation au mélange, à la révolte et aux racines. C'est de l'art qui invite au mouvement et au changement.»

La Gypsy est également art de mystère. Dans *Tres cosas*, la pièce du début de l'album, le chanteur-animateur Juan Mejia «Perditi» affirme ironiquement qu'il y a trois choses à savoir: la première est que les superhéros sont très *sexy*, la deuxième, que les superhéros sont très forts, mais la troisième demeure en suspension. Explication de Carmen Ruiz: «On veut que ça soit vraiment les gens qui finissent par tisser des liens et faire leurs propres conclusions. On ne veut diriger personne, mais on parle de cet espace de li-



ANDRÉ CH.

La Gypsy Kumbia Orchestra est un *big band* qui fait flèche de tout bois partout où il passe.

berté.» Et de cette volonté de créer librement: «Aqui, on n'est pas tous des artistes, nous sommes des êtres, mais en tant qu'êtres, on a besoin d'être ARTISTAS», clame la Gypsy dans *Maxicumbia*.

Questionnement sur le pouvoir

Ses membres causent aussi de justice et d'équité, de ré-évolution, de dieux de profits et de guerres, de mère Terre, de transformations écologiques violentes, puis de renaissance. L'âme est aux démunis? Carmen acquiesce: «C'est clair. L'album ressemble beaucoup à *The Power Fool Show*, la deuxième pièce de notre trilogie. C'est un questionnement sur le pouvoir et une invitation à penser à la collectivité, à la solidarité, des valeurs qu'on veut répandre. On parle ici de superhéros, on croit qu'ils ont la réponse magique, mais encore

une fois, est-ce que c'est vrai ou pas? On apportera des pistes de réponses dans la troisième partie de la trilogie, qui est en création.»

Pour la première, la Gypsy avait créé *Ma-kondo*, une pièce inspirée par *Cent ans de solitude* de Gabriel Garcia Márquez et qui porte sur la condition d'un nomade qui arrive dans une communauté, la transforme et se laisse aussi transformer par elle. Cela vaut pour la musique de l'orchestre qui d'un côté porte plusieurs rythmes afro-colombiens, et de l'autre explose par les rituels de ses cuivres. Entre les deux: violons, accordéon et kaval bulgare trouvent leur place. «On explore à partir de traditions qui sont ancestrales. On ne veut pas s'approprier l'une ou l'autre, mais s'inspirer de la force que ces deux cultures conservent à travers leurs musiques et leurs danses pour parler de ce qui nous préoc-

cupe. On va ailleurs, ça devient autre chose. La Gypsy a un esprit qui reflète beaucoup ce qui se passe à Montréal. On fait aussi grandir cette idée de la *revueita*.» La musique de l'orchestre devient celle de l'orchestre et non pas simplement un collage de cultures. Une musique exubérante, originale, ouverte, lyrique, théâtrale, foraine, *free*, pour cette famille complètement *loca*.

Collaborateur
Le Devoir

Le disque: Gypsy Kumbia Orchestra, *Revueita Danza Party*, Indépendant, Outside.

Le concert: avec Tomás Jensen, au Club Soda, samedi 12 septembre à 21 h.

Renseignements: 514 286-1010, www.gypsykumbia.com.

Delmark ou la caverne d'Ali Jazz

SERGE TRUFFAUT

Fallaît y penser. Plus précisément, on aurait dû y penser bien avant. A quoi, donc? Qu'Ali Baba le commode avait installé sa caverne du jazz à Chicago. Point barre. Lorsqu'on a réalisé cela, lorsqu'on a constaté qu'on était en retard d'une guerre de religions, on s'est traité de tous les noms d'oiseaux en empruntant même ceux du Collège de 'Pataphysique, si «chair» à Que-neau et Perec. Il y avait de quoi.

Car voilà qu'après des mois d'une enquête menée de manière bancale, on a enfin découvert où logeait l'enseigne du «pot-au-jazz» de la distribution et son nom propre. L'adresse? 27, rue East Illinois, Chicago, Illinois, 60611. Le nom propre? Jazz Record Mart (JRM), composé de plus de 8000 pieds carrés d'espace remplis de galettes de jazz et de blues, qui en font le plus grand magasin du genre au monde. Bon. Tout cela commande des explications dans le texte qui ne soient pas des exercices de style.

Au ras du bitume de Chicago, voici donc de quoi il s'agit: JRM appartient au label de jazz et blues indépendant Delmark, le plus ancien qui soit aux États-Unis d'Amérique. Il a été fondé en 1953 à

Saint-Louis, la ville où naquit Miles Davis et où fut fondé le Black Artists Group (BAG) avant que son fondateur, l'opiniâtre Bob Koessler, décide de s'installer à Chicago en 1958. Au passage, il est important de noter que contrairement aux fameuses étiquettes Riverside, Prestige, Contemporary et Blue Note, Delmark a tenu la distance. Blue Note? Des années durant, cette dernière fut fermée avant d'être resuscitée à la suite de changements de propriété.

Aujourd'hui, les nouvelles technologies, dont celles afférentes à la vente en ligne d'objets dématérialisés, ont produit notamment ceci: l'ami lecteur-consommateur se heurte à un sacré coefficient de difficulté quand vient le temps de choisir et d'acheter. Si les disquaires employés par les divers réseaux de distribution donnent un bon service, il n'en demeure pas moins que la gestion de l'espace et des inventaires fait que comparativement à la chaîne Sam The Recordman, disparue dans les catacombes du vampire technologique, le choix a été ramené à une peau de chagrin. D'où la solution JRM.

S'il serait présomptueux d'avancer que l'on a effectué

une recherche exhaustive, il n'en reste pas moins que l'on peut dégager comme premier constat le suivant: le catalogue jazz, blues, gospel, R & B, new music, spoken word, postbop et DVD est unique. Très, très fourni. Sur le plan du rapport qualité/prix, JRM est de loin supérieur à Jazz Depot, Amazon et Jazz Record Center de New York. Les Européens? Il y a bien le Jazz

Messengers de Barcelone qui propose un catalogue plus fourni, mais avec des prix plus fournis également.

En fait, c'est bien simple: à l'évidence, le mantra de Koessler et ses collaborateurs, qui, ne l'oublions pas, sont aussi des producteurs de disques, se résume en un mot: la qualité. Sur le flanc du soin apporté au choix des disques proposés, ils sont imbattables.

Leur site: jazzrecordmart.com.

Le solde du mois: dans la catégorie 2 pour 20 \$ proposée par Archambault, on a retenu ceci: *The Big Sound* de Johnny Hodges and The Ellington Men, un double album paru sur étiquette Poll Winners Re-

cords, ainsi que le double compact de *Domino* et *Reeds & Deeds*, rassemblés par le label The Jazz Plus, que le très regretté Roland Kirk avait enregistré pour l'étiquette Mercury.

Collaborateur
Le Devoir



JAZZ RECORD MART / FACEBOOK

Le Jazz Record Mart à Chicago

CONCOURS NATIONAL

Intégration des arts à l'architecture et à l'environnement

APPEL DE CANDIDATURES

aux artistes professionnels des arts visuels et des métiers d'art

La Ville de Québec annonce, conjointement avec le ministère de la Culture et des Communications, la tenue d'un concours en vue de la création d'une œuvre d'art public monumentale, d'un rayonnement d'envergure majeure, soit la réalisation d'une sculpture extérieure intégrée à l'environnement pour la place Jean-Béliveau. Ce projet d'intégration des arts s'inscrit en lien étroit avec la construction de l'amphithéâtre multifonctionnel de Québec, le Centre Vidéotron.

Les artistes qui souhaitent participer sont invités à prendre connaissance des informations détaillées sur le contexte du concours, le programme d'intégration des arts et les modalités d'inscription qui sont disponibles sur le site Internet du Ministère à l'adresse suivante : www.mcc.gouv.qc.ca/concoursnational.

Les dossiers de candidature doivent être présentés en français et transmis au Ministère, au plus tard le 1^{er} octobre 2015, par courriel (concoursPlaceJeanBeliveau@mcc.gouv.qc.ca) ou par la poste.

Twitter.com/mccquebec
Facebook.com/mccquebec

VILLE DE QUÉBEC
l'accent
d'Amérique

ENSEMBLE **on fait avancer le Québec**

Québec

15 septembre —
3 octobre 2015

oxygène

d'Ivan Viripaev

Meilleure production 2013-2014 prix AQCT

abonnez-vous!
514 526-6582

Mise en scène
Christian Lapointe

Avec
Ève Pressault
Éric Robidoux

« Assurément le must de la saison. » — P. Couture, *Voir*

« Une production d'une rare cohérence ou chaque élément sert intelligemment la proposition. » — S. Fauteux, *MonTheatre.qc.ca*

« [...] La représentation multiplie les clin d'œil au vertigineux désarroi identitaire de l'Occident. [...] Des interprètes au sommet de leur art [...] La représentation fascine. » — C. Saint-Pierre, *Le Devoir*

THÉÂTRE **PROSPERO** PARTENAIRE DE SAISON QUÉBÉCOR

CULTURE › MUSIQUE

Safia Nolin, ou l'exutoire noir pour y voir clair

SYLVAIN CORMIER

Elle rit, en geysir, de son côté de la petite table au Café des Bois, quand j'évoque ma première fois en sa présence, cet été, sur le toit d'Ubisoft, en première partie de Groenland. Safia Nolin devant moi, le mont Royal derrière elle, le ciel tout autour, et moi qui ne voyais, n'entendais, ne recevais que sa voix, ses pickings, ses mélodies, ses mots (et un peu les délicats compléments de guitare de Joseph Marchand). J'avais écrit qu'elle était à la fois bouleversante de transparence douloureuse (dans les chansons) et riieuse (entre les chansons). Elle avait chanté *La laideur*, entre autres chansons terribles et terriblement belles de *Limoilou*, son premier album dévoilé ces jours-ci. «*J'ai pris goût à disparaître / Je sais même pas où je m'en vais / Ça peut pas être pire qu'ici / Ça peut pas être plus mauvais / J'irais là où il fait moins laid*».

Elle a lu le papier, dit-elle. Et rit. Geysir. On dirait que ça s'échappe, par des brèches. Rire nerveux, joyeux? C'est certainement le même rire qu'on entend sur l'album, secondes d'ambiance au studio Mayk Music de Morin-Heights, juste avant *Valse à l'envers B*. «*En studio, j'ai ri tout le temps*, dit Safia en riant. *As-tu déjà essayé de pas rire avec Rick Haworth?*» Le grand Rick du Flybin Band — et de «*tous les albums de l'histoire du Québec*» — accompagnait déjà Safia «*au début, début*», au temps de la Taverne Jarry, et il était là pour



Safia Nolin affirme que la musique lui a sauvé la vie.

l'enregistrement de l'album, pour être là, au besoin: il a fini par jouer de la *pedal steel* dans *Les marées*. «*Il y avait une grosse fenêtre dans le studio, et Phil [Philippe Brault, réalisateur «vraiment nice»], et Rick qui jouait en souriant, c'était un moment parfait, vraiment symbolique pour moi*».

Des reprises pour commencer

Six ans plus tôt, elle mettait en ligne, en direct de sa chambre, des reprises de Lady Gaga, George Harrison, etc. Trois ans après, elle était au Festival de la chanson

de Granby, et puis, de rencontre en rencontre, Philippe Brault, Gourmet Délice de chez Bonsound, Joseph Marchand, ça s'est mis en place: «*Ça a l'air ésotérique, mais avec chacun d'eux, c'était censé arriver*». La vérité appelle la vérité. En commun, Rick et les autres avaient la capacité de comprendre sans que Safia doive tout expliquer: tout était dans les chansons. L'exutoire noir de la vie d'avant. «*Moi, c'est pas compliqué, la musique m'a sauvé la vie. Si j'avais pas fait de la musique, j'aurais fait quoi? Fuck all. Ou ben je serais en-*

core à Limoilou en train de brailler, ou bien je me serais tiré une balle dans la tête...»

J'accuse le coup. «*J'ai pas peur de la mort*», chante-t-elle dans *Technicolor*. Ça fait quelque chose d'entendre Safia, entre les rires, lâcher ça presque sèchement. Parce que c'est la vérité, quoi. On ne cherchera pas à connaître le détail de sa vie d'avant, c'est pas de nos affaires, d'autant que maintenant, on a l'album. De sa voix si violemment tendre, ne chante-t-elle pas, avec sa guitare et rien d'autre, la solitude extrême dans son Igloo? «*Sans voir ni entendre*

personne / J'parle qu'avec moi-même / Et la nuit abandonne le débat / Et j'essaie de me taire.» La chanson, comme le rire en geysir, a trouvé une brèche pour jaillir. Elle résume la bio sans qu'on lui demande: «*J'avais rien. Pas d'cash, pas d'job, pas d'éducation, pas d'amis. J'avais ma mère, ma sœur, that's it. Et là j'ai un album, j'ai vu le titre sur les*

boîtes dans les bureaux de Bonsound, j'en revenais pas. C'est-tu vrai? J'attends que ça pète, parce que je suis habituée que ça finisse par péter. Mais là, ça va tellement bien que je le prends».

Rien à perdre Partait de loin, Safia Nolin. Du fin fond d'elle-même, comprend-on. Comment a-t-elle osé peser sur la touche qui envoyait ses reprises sur YouTube? «*J'avais rien à perdre. Personne allait les regarder, ça allait rien changer. Mais la vie, c'est pas comme tu penses, les clips ont été vus*». Ça ne s'invente pas: elle reprend *Bad Romance*, de Lady Gaga, à partir d'une version que la mondiale diva avait laissé filtrer. «*Quand tu tapais le titre et son nom à elle, y avait aussi mon cover qui sortait...*» A ce jour, le clip de Safia a été visionné 374 020 fois. «*Ça a été fou. Je recevais plein de commentaires vraiment trash. M'as te tuer! Suicide-toi! J'ai braillé une journée, et puis je me suis dit que j'aimais mieux ça que l'indifférence*». Une preuve d'existence, fut-ce par la négative.

Rien à perdre

«*Ma personnalité s'est vraiment développée quand j'ai commencé à faire de la musique. J'avais quelque chose pour m'assumer. Dans ma tête,*

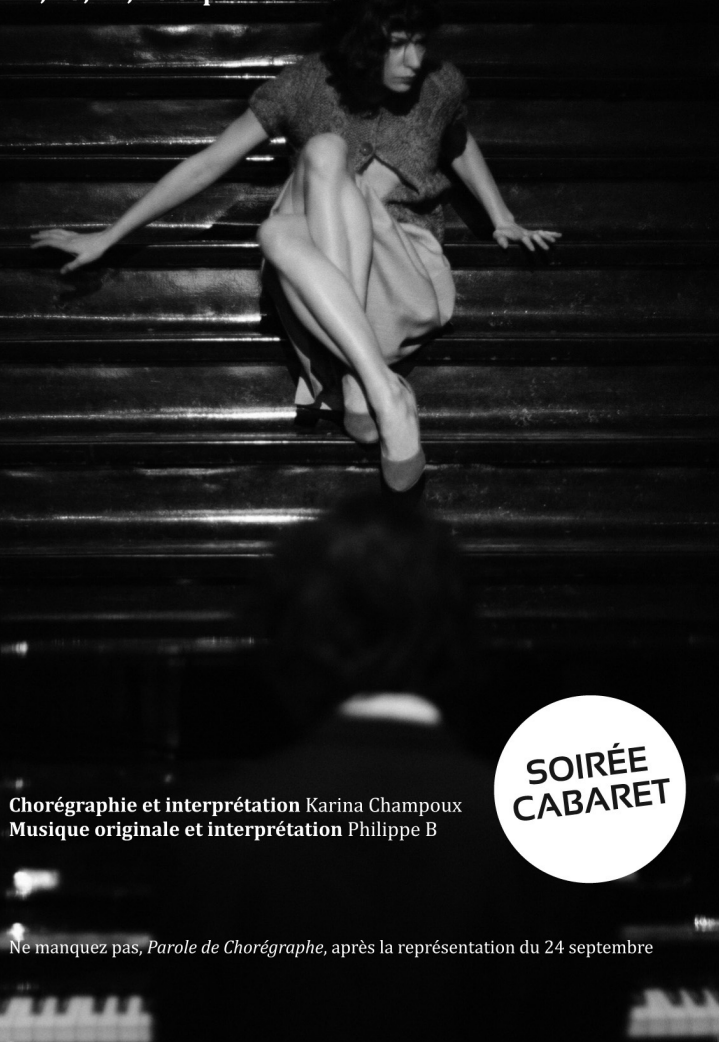
je n'étais plus la loser que j'étais avant. Plus je creusais en moi, plus j'allais chercher le deep shit en moi, plus ça me libérait.» Restait à garder les chansons dans l'état, une fois en studio, ne rien envelopper, ne rien masquer. A peine a-t-on varié la donne avec une guitare électrique ici, une basse là, petits riens de percussions, un peu de bruit de

fond, et Stephan Schneider au «*shaker le plus sexy du monde*» (écrit-elle dans le livre). «*Ça aurait pu être tapissé, mais tout le monde savait quoi ne pas faire. Mon inspiration première, c'est le premier album de Bon Iver. Je voulais que ça sonne un peu sale, vrai. Pas léché, surtout pas léché. Je voulais que ça reste moi*».

Le Devoir

LIMOILLOU
Safia Nolin
BonsoundLA 2^E PORTE À GAUCHE
Pluton16, 17, 18 septembre 19 h
19 septembre 15 hDirection artistique Katya Montaignac
Chorégraphie Virginie Brunelle, Nicolas Cantin, Catherine Gaudet
Jean-Sébastien Lourdaux
Interprétation Louise Bédard, Michèle Febvre, Ginette Laurin
Linda Rabin, Daniel Soulières
Production La 2^e Porte à GaucheUne coproduction de l'Agora de la danse et de Danse-Cité 2015.
Avec la participation de l'Usine C en 2013 pour *Cheese*.Ne manquez pas, *Parole de Chorégraphe*, après la représentation du 17 septembreDanseCité
le lieu des créateursKARINA CHAMPOUX ET PHILIPPE B
Les enchaînés

22, 23, 24, 25 septembre 19 h

Chorégraphie et interprétation Karina Champoux
Musique originale et interprétation Philippe BSOIRÉE
CABARETNe manquez pas, *Parole de Chorégraphe*, après la représentation du 24 septembre

AGORA DE LA DANSE

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
AGORADANSE.COM ADMISSION.COM

LOUISE BÉDARD, MICHÈLE FEBVRE, GINETTE LAURIN, LINDA RABIN, DANIEL SOULIÈRES © JULIE ARTACHO

KARINA CHAMPOUX, PHILIPPE B © PIERRE-LUC MOISAN

CINÉ
DANSE
— QUÉBEC 2015 —DU 24 AU 27 SEPTEMBRE 2015
AU MUSÉE DE LA CIVILISATION
CINEDANSE.CAConseil des arts
et des lettres
QuébecPÉTRIE
RAYMOND

QUÉBECOR

MUSÉE DE LA
CIVILISATION
QuébecCINÉ
DANSEDANSE
DANSE
CRÉATEUR DU MOUVEMENT

2015.2016

Ballet National du Canada

PROGRAMME TRIPLE
William Forsythe + Marco Goecke + Wayne McGregor1. 2. 3 OCTOBRE, 20 H
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

Billet à partir de 46,50 \$ / 30 ans et - 20 % de rabais

DANSEDANSE.CA

placedesarts.com

CGI

CULTURE › TÉLÉVISION

Monsieur Pompadour

Jean-Philippe Wauthier défrise quatre médias en même temps cet automne

STÉPHANE BAILLARGEON

Quelles le souhaitent ou non, certaines vedettes peuvent se réduire à un de leurs attributs typiques. Le regard de l'une. Le nez de l'autre. La corpulence de plusieurs.

La marque Jean-Philippe Wauthier se concentre dans « sa Pompadour ». Cette coiffure typique, popularisée par la favorite de Louis XV, fait tirer les cheveux vers l'arrière pour bien dégager le front. La Pompadour a périodiquement refait surface, avec maintenant un nouvel âge d'or inégalé depuis les années 1950 d'Elvis et de James Dean.

Les coiffeurs parlent aussi de banane décontractée. Jean-Philippe Wauthier promène une version moins rockabilly et plus soignée, parfaitement agencée à ses vêtements de marque tout aussi choisis avec soin. Ce hipster dandy est looké comme une sorte de Beckham des micros. Le jour du dévoilement de sa nouvelle émission, *Les dieux de la danse*, il portait un chapeau, des bermudas, une marinière et des souliers de ville lui donnant un air de villégiateur amish branché.

« Je m'excuse, je suis en short en plus, et Dominique n'aime pas ça », a-t-il lancé à la rigolade au parterre des journalistes et des artisans de la production de pirouettes et galipettes. La Dominique en question c'est M^{me} Chaloult, grande patronne de la télé radio-canadienne qui a eu l'idée de le placer à la barre de son nouveau show de danse du jeudi soir. « J'ai tout de suite pensé à lui », dit celle qui a connu son protégé à Télé-Québec. Et je savais bien que ça ferait débat par rapport à son image habituelle. »

Fond et forme

Le ramage est à la hauteur du plumage. Diplômé de sciences po, il a d'abord chroniqué pour des émissions d'infodivertissement (dont *Infoman*) avant de se tourner lui-même vers l'animation et la conception de productions radiophoniques (*Le spornographe*, *La soirée est encore jeune*), toujours sur ce ton enveloppant la désinvolture étudiée, le scepticisme constant, l'invective polie et la polémique gentillette dans une bonne dose d'humour.

Bref, Jean-Philippe Wauthier n'a pas vraiment un physique pour faire de la radio, et pourtant, c'est là qu'il a fait ses classes médiatiques et continue de briller.

Cette mixtion enviable de fond et de forme, de corps et d'esprit, en fait une bête à média qui ne pouvait qu'aboutir dans la boîte à images. Elle y est, et maintenant trois fois plutôt qu'une. En plus des *Dieux de la danse* sur ICI Radio-Canada Télé, monsieur Pompadour continue de coanimer *Deux hommes en or* (Télé-Québec) et coproduit une version télé de son émission *La soirée est encore jeune* pour ICI ARTV.

« Je suis assez versatile, reconnaît-il sans fausse modestie. Je peux faire des entrevues politiques, je peux animer une émission d'actualité. C'est ce que je fais à TQ et à la radio. L'idée, maintenant, c'est de me faire connaître un peu plus largement et de voir si le public m'accepte comme ça. »

Et pourquoi pas? Il faut bien oser sortir de sa zone de confort. Son très sérieux collègue Patrick Lagacé, l'autre *Homme en or*, a choisi de parler prostate à sa première chronique dans le cadre de la nouvelle émission *Marina Orsini*, l'après-midi à ICI Télé. Lui est déjà partout dans tous les médias, depuis longtemps.

En plus, M. Wauthier est tout nouveau papa, ce qui lui rajoute de la broue dans le beau toupet. Au moment de l'entrevue téléphonique, un peu après la conférence de presse montréalaise, il avait eu le temps d'enregistrer des capsules pour l'émission,



Jean-Philippe Wauthier: « Inévitablement, ma face va être plus vue cet automne. »

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

de magasiner un évier et de faire un tour à la maison. Il se déplace en mobylette.

« Je travaille sept jours sur sept, avec des trous où j'essaie de passer le plus de temps possible avec ma blonde et mon petit gars. Je fais du mieux que je peux. J'ai un horaire de ministre, mais je ne règle pas de problèmes dans le monde: je fais juste de la TV. »

L'échelle Martineau

Pas juste de la TV. Avec les combines et les cumuls médiatiques, la menace de surexposition monte d'un petit cran sur l'échelle de Martineau, celle des éléphants médiocrates occupant toute la place sur toutes les plateformes. « Je suis peut-être la saveur de la saison », dit M. Wauthier. C'est dur de faire la part des choses entre ce que tu es et ce que tu veux être. En même temps, je commence dans ce métier, j'arrive à la télé. Je ne suis pas connu en fait. TQ reste une chaîne confidentielle. Inévitablement, ma face va être plus vue cet automne. »

Elle devrait y rester encore longtemps. Au départ des *Deux hommes en or*, le jeune surdoué semblait trop accroché à sa tablette électronique en guettant le moment de placer ses punchs préparés. Wauthier est beaucoup plus à l'aise ad lib, quand il fait confiance à son esprit fin pour lancer les traits et les piques.

Avec un peu d'imagination, on peut très bien l'imaginer au gouvernail d'une émission de fin de soirée, un talk-show à l'américaine où il servirait de contrepoids « dépeopolisé » et politisé au divertissant Eric Salvail du réseau V. L'idée peut d'autant plus lui être soumise que l'entrevue a eu lieu quelque heure avant l'installation de Stephen Colbert dans le fauteuil de Letterman au *Late Show* de CBS.

« J'adorerais ça évidemment, commente Monsieur Pompadour. Je n'ai pas de prétention et je dis simplement que j'adorerais recevoir des politiciens et des membres de l'Union des artistes sur le même plateau de variétés. Je trouve que ça manque. »

Le Devoir

À rebrousse-poil

La popularité des télécrochets de danse, avec ou sans vedettes, ne fléchit pas. Radio-Canada n'avait pas la sienne depuis l'abandon du *Match des étoiles* en 2008. La correction est faite.

Les dieux de la danse, plus sobre, fait maintenant s'opposer des couples de personnalités assorties pour l'occasion: Emily Bégin et Sébastien Benoit, France Castel et Marc Hervieux, Marie-Claude Savard et Jean Airoldi... Le modèle tout simple enchaîne répétition, prestation et évaluation. Au bout de 48 artistes et treize semaines, un couple gagnant recevra la statue du dieu de la danse, soit 600 livres de plâtre sculptées sur une quinzaine de pieds de hauteur. Personne n'attendait Jean-Philippe Wauthier à la barre de ce divertissement, lui le premier ne s'y voyait pas, et pourtant, ça marche très bien. La belle réussite d'ICI Radio-Canada Télé (jeudi, 20 h) s'explique en partie par la transposition du ton espiègle caractéristique de l'animateur, à la fois vif et piquant, avec une bonne dose d'autodérision.

Les juges ont été choisis en conséquence avec un gentil (le danseur Nico Archambault), une reine de la formule moqueuse (l'animatrice Chantal Lamarre) et un faux méchant (le metteur en scène Serge Denoncourt). Les participants aussi se prêtent au jeu doucereux, puisqu'ils acceptent de se retrouver du mauvais côté de la cognée ou du bon bord du plumage.

« Il y a un peu de mordant, ce n'est pas consensuel sans être méchant, résume Jean-Philippe Wauthier. C'est un peu de la vie quoi. Tu peux accepter de te faire dire que tu danses comme un frigidaire, tout dépend de la manière... »

Le Devoir

LES VIOLONS DU ROY
LA CHAPELLE DE QUÉBEC
SAISON 2015/2016

ROBERT D. LEVIN

MOZART – LES GRANDS CONCERTOS POUR PIANO

JEUDI 24 SEPTEMBRE À 20 H / PALAIS MONTCALM
SAMEDI 26 SEPTEMBRE À 19 H 30 / MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

Sommité mondiale de l'œuvre de Mozart, Robert Levin interprète avec Les Violons du Roy deux de ses plus beaux concertos pour piano et improvise dans le style du grand maître.

ROBERT D. LEVIN, CHEF ET PIANISTE
_ W.A. MOZART Ouverture *Le Nozze di Figaro*
_ Concertos pour piano n^{os} 23 et 24
_ Symphonie n^o 38 « Prague »

ABONNEZ-VOUS À LA SAISON 2015-2016! JUSQU'À 30% DE RÉDUCTION

PALAIS MONTCALM
maison de la musique
418 641-6040 | 1 877 641-6040

placedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

PARTENAIRE DE SAISON À QUÉBEC
Hydro Québec

LE DEVOIR

VIOLONSDUROY.COM

13^e ÉDITION QUARTIERS DANSES
9-20 SEPT 2015

PROFITEZ DES PASSEPORTS!
DUO 35 \$
QUATUOR 60 \$
SEPTUOR 90 \$
lavitrine.com

AUTRES BILLETTERIES
placedesarts.com
ebillet.mbam.qc.ca

Festival Quartiers Danses @QuartiersDanses
WWW.QUARTIERSDANSES.COM

CULTURE DE VISU

Une époque plus innocente ?

Des photos prises par George S. Zimbel, entre 1953 et 1955, sont à l'affiche au MBAM

NICOLAS MAVRIKAKIS

Au Québec, quelques-unes de ses photos ont été montrées ici et là, entre autres à la Galerie Thérèse Dion en 2005 et au Musée populaire de la photographie à Drummondville en 2012, mais George S. Zimbel n'avait jamais eu de solo plus exhaustif dans une institution muséale d'ici. Enfin, le Musée des beaux-arts de Montréal présente ces jours-ci 70 images tirées de son œuvre, expo qui appelle certainement à une suite, puisqu'ici sont seulement accrochées des images prises en 1953, 1954 et 1955... Pour un artiste dont la carrière débute à la fin des années 40, il faudra certainement penser à monter un 2e volet à cet événement.

Ne vous laissez pas refroidir par le titre peu accrocheur de cette expo intitulée *Un photographe humaniste*. Sur le site de l'artiste, cette expo est présentée comme ayant le titre (de travail?) suivant : *Three Hot Years*. Cela colle mieux à la réalité de son œuvre à ce moment-là. Car elles furent bien ardentes, ces années. En 1954, Zimbel photographie Marilyn Monroe lors de la conférence de presse pour le film *Sept ans de réflexion*, du réalisateur Billy Wilder. Au coin de Lexington Avenue et de la 52^e Rue, Marilyn joua et rejeta alors, « innocemment », avec toujours la même candeur bien étudiée, à laisser sa jupe voltiger au-dessus d'une bouche d'aération pour le métro, dévoilant ses jambes sans fin et même sa culotte... Dans le film, elle laisse glisser un « *isn't it delicious?* » à son partenaire qui contemple son corps ainsi dévoilé... Lors de cette conférence de presse, Zimbel prit alors toute une série d'images de Marilyn, et ce, même lorsqu'on lui dit d'arrêter de le faire, photos qu'il n'imprima finalement qu'en 1976...

Durant ces fougueuses années, il photographia aussi des gens dans des bars à La Nouvelle-Orléans, dont des ef-



Les années 50 et 60 auraient été une époque plus légère où il était plus facile pour les photographes de s'approcher des vedettes et des politiciens, résultant en de nombreux portraits candides.

feuilles, mais aussi le président Harry S. Truman et sa femme Bess lors d'une visite à New York... Zimbel se pencha avec intensité sur tous les aspects de sa société.

Virginité photographique ?

Alors que, ces jours-ci, le Mois de la photo poursuit l'hypothèse que l'âge du numérique et d'Internet aurait radicalement modifié les usages de la photographie, le Musée des beaux-arts nous parle donc d'une époque où l'appareil photo avec pellicule aurait développé autrement notre vision du média photo. C'est ce que cette expo laisse entendre. Les années 50 et 60 auraient été une époque plus in-

nocente où les photographes auraient pu plus facilement s'approcher des vedettes et des politiciens. Une époque où les gens et la vie quotidienne se laissaient plus facilement appréhender par la photographie. Une époque où, comme le dit Zimbel dans le court métrage intitulé *Ma nuit avec Marilyn*, « *la communauté des photographes jouait un rôle beaucoup plus convivial qu'aujourd'hui* ». Dans les années 50 et 60, les photographes n'auraient pas non plus poursuivi les gens comme de nos jours... Je doute de ces assertions voulant qu'il faille certainement, en grande partie, verser au compte de la nostalgie. Un

exemple : le phénomène des paparazzis qui naquit... au milieu des années 50. Il faudrait plutôt parler d'une époque où on joua à se faire croire à la vérité de la photographie, même mise en scène. Ces photos et d'autres de Zimbel qui ne sont pas ici exposées (dont celles prises lors de l'élection de Kennedy) nous replongent néanmoins dans une époque que l'on aime se remémorer comme étant celle l'innocence.

Cette expo est accompagnée par la parution d'une monographie, intitulée *Momento*, aux éditions Black Dog. Dans ce bel ouvrage, où Zimbel a choisi des images disposées par paires, il manque cependant un texte de fond qui aurait discuté de la démarche de cet artiste.

Collaborateur
Le Devoir

GEORGE S. ZIMBEL
UN PHOTOGRAPHE HUMANISTE
Au Musée des beaux-arts de Montréal,
jusqu'au 3 janvier.

« [Dans les années 50 et 60], la communauté des photographes jouait un rôle beaucoup plus convivial qu'aujourd'hui »

George S. Zimbel, dans le court métrage *Ma nuit avec Marilyn*

Au-delà des impressions

Depuis près d'un an, une expo d'imprimés conçue à Montréal circule au Mexique

JÉRÔME DELGADO
à Puebla

Le quartier historique de Puebla, ville fondée en 1531 à 140 km de la capitale mexicaine, accueille cet automne une exposition québécoise qui s'arrime bien à la cité de l'époque vice-royale. *La Estampa: entre la diversidad y la hibridación* (ou *L'art imprimé, entre mixité et hybridité*), qui finit ici un périple d'un an, n'est pas pour autant clouée au passé.

Les commissaires Émilie Granjon et Lysette Yoselevitz pointent les nouvelles avenues de cet art, notamment celles de la multidisciplinarité. Les onze artistes québécois de ce voyage, comme Jérôme Fortin ou Fred Laforge, font partie de généra-

tions plus prompts au mélange et à l'exploration que celle d'un René Derouin, plus respectueuse des traditions. Il fallait oser le faire dans un pays où, depuis José Guadalupe Posada (1852-1913), la gravure, politique et contestataire, certes, a une longue histoire.

Une telle remise en question n'est pas nouvelle. Cependant, même au Québec, l'exercice aurait sa raison d'être, d'autant plus s'il prend forme dans un lieu ancré dans le passé et fréquenté par un public peu enclin à l'art actuel. Comme dans cet ancien hôpital, doté d'une cour intérieure significative de l'histoire du Mexique, qui sert de siège à l'exposition itinérante.

L'art imprimé (...) se pose au San Pedro Museo de Arte de Puebla après des arrêts à Mexico (au Museo Nacional de la Estampa, MUNAE) et à Guanajuato. Elle porte le sceau du centre montréalais Arprim, lui-même né en 2005 d'un dépoussiérage qui a mis fin au Conseil québécois de l'estampe.

L'aventure a nécessité l'appui d'un bon nombre d'institutions, du Conseil des arts et des lettres du Québec au MUNAE, en passant par la Délégation du Québec à Mexico. A Puebla, le conseil régional de la culture et une université, la BUAP, ont été mis à contribution.

« *L'expo répond à mes inquiétudes de l'état de l'estampe au Mexique. Je voulais projeter une forme qui cherche à sortir du cadre traditionnel* », confie Lysette Yoselevitz, l'artiste et cocommis-saire de l'expo. Ses racines mexicaines sont à l'origine de cette mise en perspective de l'estampe, perspective voulue par celle qui cherche à s'afficher aussi comme Québécoise. « *Ce qui n'a pas toujours été facile* », dit la diplômée de l'UQAM.

Impressions en multimédia

Les salles longitudinales du musée de San Pedro prolongent dans l'expérience réelle le concept de perspective. Elles permettent aussi un doux passage du 2D à l'explosion multimédia. Avec éclat, la visite se conclut avec *Fossiles*, plaques de plexiverre gravées par Laurent Lamarche, et *Les nouveaux troglodytes*, œuvre immersive en papier de Philippe Blanchard qui pousse l'imprimé dans l'immatériel en s'appuyant sur la lumière et le son.

Le parcours débute avec *Oxilado*, de Carlos Calado, image née de techniques mixtes et de diverses sources graphiques. L'artiste d'origine angolaise, établi à Montréal dans les années 1980 par amitié avec Pierre Ayot et les gens de Graff, prend figure de maître graveur. Fortin, Laforge, Yoselevitz sont parmi les artistes qui ont bénéficié de son savoir, avant de défoncer les limites de l'imprimé.

VOIR PAGE 9 : MEXIQUE

TORONTO NAGYATÀD QUÉBEC VENISE ANGERS
MONTREAL CORTINA D'AMPEZZO PARIS OTTAWA SHERBROOKE BUDAPEST
SAN FRANCISCO
PÉCS
TOULOUSE
KANSAS CITY
CALGARY
IRI (CORÉE DU SUD)
BRUXELLES MILAN NEW-YORK VANCOUVER

MARIO MEROLA
DES ANNÉES 50 À NOS JOURS
COMMISSAIRE : MIMI RAMALHO de LAVISON

EXPOSITION
Du 15 septembre au 17 octobre 2015
VERNISSAGE
Vendredi le 18 septembre à 18 heures

MAISON DE LA CULTURE AHUNTSIC-CARTIERVILLE
10 300 Lajeunesse, Montréal
↓ Henri-Bourassa
Information : 514 872-8749

maison de la culture AHUNTSIC CARTIERVILLE
Ahuntsic-Cartierville Montréal

INVITATION "JOUER AVEC L'ESPACE"
L'ATELIER-GALERIE A. PIROIR
vous invite au vernissage des oeuvres récentes de
LUCIE JOLICOEUR CÔTÉ

Le jeudi 17 septembre
entre 17h30 et 20h

L'exposition se tiendra du mardi 15 septembre
au samedi 24 octobre 2015

5333, ave. Casgrain
espace 802
Montréal, QC H2T 1X3
514 276-3494
info@piroir.com

La Galerie est ouverte du mardi au vendredi
entre 12h et 18h, et sur rendez-vous

"Jouer avec l'espace", 2015, eau-forte, 2 plaques découpées

Votre don change le monde!

Oxfam Québec

514.937.1614
1.877.937.1614
www.oxfam.qc.ca

NICOLAS FLEMING & SONIA HABERSTICH

Commissaire: Anne Philippon

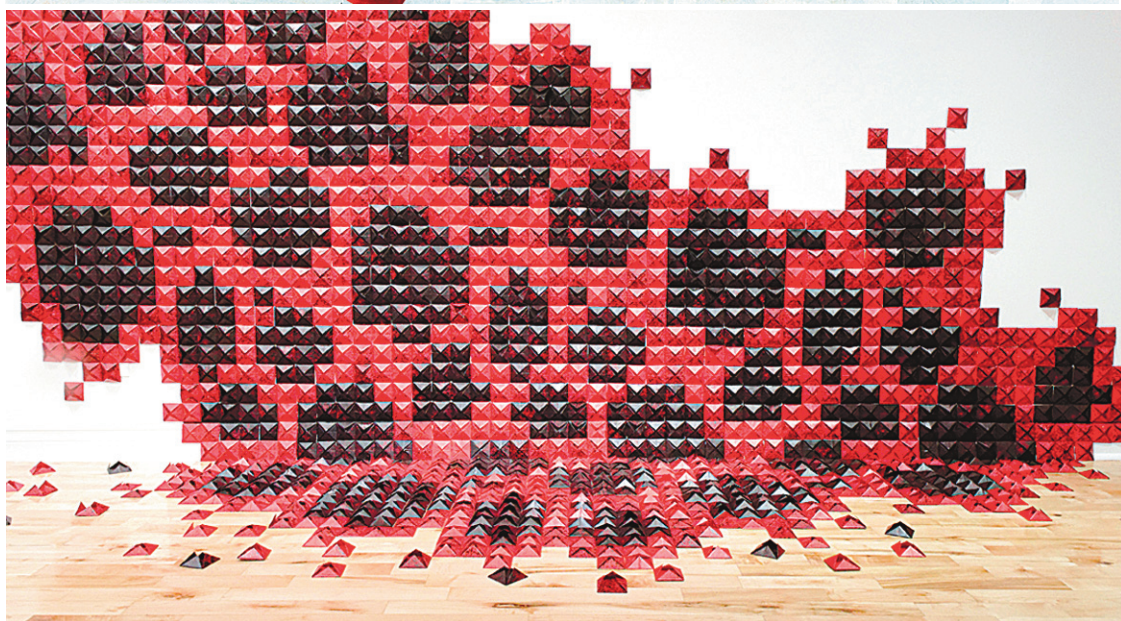
13 SEP au 15 NOV
13 SEP à 14 h
Exposition Vernissage

Visite commentée: 27 septembre à 14 h
ENTRÉE LIBRE

mda MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boul. de la Concorde Ouest
Métro Montmorency
Maison des arts de Laval

LAVAL

CULTURE DE VISU



La chambre matricielle, Andrée-Anne Dupuis-Bourret, 2011-2013. Plus haut, l'œuvre Expiation de Pierre Durette.

MEXIQUE

SUITE DE LA PAGE E 8

Les deux premières salles aboutissent à des œuvres où la gravure semble bien loin. Les apparences sont trompeuses. Le processus de l'installation vidéo *Ausencia*, de Yoselevitz, implique l'usage du corps de l'artiste comme outil d'impression.

L'installation *Hierarchie de l'instinct*, de Manuela Lalic, se compose d'objets hétéroclites (outils industriels, briques en béton et... papiers imprimés) qui évoquent l'édition en multiples,

propre à l'estampe.

Entre le geste individuel de Yoselevitz et la métaphore de la collectivité de Lalic, les autres artistes empruntent plusieurs voies.

Oui, l'imprimé est perceptible ici et là. Toutefois, à l'instar de l'intervention murale d'Andrée-Anne Dupuis-Bourret — la série de papiers sérigraphiés *La chambre matricielle* — ou des palettes de papier du duo Séripop — l'installation *Riffed and Utterance* —, l'expo est plus proche d'un art actuel vaste et complexe que d'une estampe pure et inaltérée.

Collaborateur
Le Devoir

Notre journaliste a séjourné au Mexique à l'invitation de la Benemérita Universidad Autónoma de Puebla.

L'ART IMPRIMÉ, ENTRE MIXITÉ ET HYBRIDITÉ
San Pedro Museo de Arte de Puebla (Mexique), jusqu'au 25 octobre.

CINÉMA

Pour mieux aimer

Le film *Je suis à toi* ne joue pas la carte de l'ingénuité en abordant le sujet de la prostitution

JE SUIS À TOI

★★★1/2

Réalisation: David Lambert. Avec Nahuel Pérez Biscayart, Jean-Michel Balthazar, Monia Chokri. Belgique-Québec, 2015, 102 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Après le succès critique et festivalier de son précédent long métrage *Hors les murs*, qui contait l'amour de deux jeunes hommes rendu impossible par l'incarcération de l'un et l'incapacité de rester seul de l'autre, le cinéaste belge David Lambert reprend une géométrie narrative et sentimentale similaire avec son nouveau film, *Je suis à toi*. Cette fois, les trois pointes du triangle amoureux sont un boulanger, une mère célibataire et un jeune prostitué qui est épris de la seconde, mais dont le premier est amoureux.

C'est par le biais d'un site porno qu'Henry, la quarantaine obèse et esseulée, a fait la connaissance de Lucas, un Argentin de 24 ans à qui il a proposé de venir s'installer en Belgique afin d'apprendre le métier de boulanger. En sous-texte, Lucas sait qu'Henry veut plus qu'un apprenti: il veut un improbable conte de fées dans lequel il serait le preux chevalier qui sauve le damoiseau en détresse. Peut-être Henry a-t-il abusé du film *Pretty Woman*. À cet égard, il convient de préciser que bien qu'il ne juge pas ses personnages, David Lambert n'a pas pour autant concocté un pamphlet en faveur de la prostitution. Lucide et d'un humour surprenant, *Je suis à toi* ne se voile pas la face et comporte son lot de séquences crues.

Ainsi, pendant qu'Henry rêve d'amour, quitte à l'acheter, Lucas entrevoit la possibilité de se forger une nouvelle vie, mais pas avec Henry. En effet, Lucas n'a d'yeux que pour Audrey, la caissière de la boulangerie. Aux prises avec ses propres démons, Audrey résiste, peu encline à compliquer davantage son existence ainsi que celle de son fils.

Pour des raisons qu'on se gardera de révéler, Lucas croit avoir atteint un point où il doit jouer son va-tout. Il est sur la brèche, mais il est décidé à rester debout. Nahuel Pérez Biscayart (*L'aura, Au fond des bois*) l'incarne avec une fougue émouvante. Dans le rôle plus ingrat d'Henry,

Jean-Michel Balthazar (révélé par les Dardenne dans *La promesse* puis *L'enfant*) trouve l'humanité de cet homme qui, en désespoir de cause, profite de la précarité d'un autre pour lui soutirer de l'affection. Monia Chokri (*Les amours imaginaires, Gare du Nord*), en femme maîtresse de sa destinée qui n'entend pas déroger à sa ligne de conduite, même

de David Lambert, *Je suis à toi* témoigne d'une assurance dramaturgique accrue de sa part. Plonger d'emblée, sans autre forme de mise en place, ses trois protagonistes dans une coexistence rendue explosive par les besoins des uns et les aspirations contraires des autres s'avère en cela un choix culotté, et payant: c'est dans l'action

C'est par le biais d'un site porno qu'Henry, la quarantaine obèse et esseulée, a fait la connaissance de Lucas, un Argentin de 24 ans

si son cœur le lui commande, démontre quant à elle, de nouveau, ses formidables dons de caméléon.

Un choix avisé

Outre qu'il confirme les talents de directeur d'acteurs

plutôt que dans les explications que les différents profils psychologiques — denses, complexes — se révéleront.

Pas de méchants ou de gentils pour David Lambert: juste un trio d'êtres blessés qui, parfois maladroitement, tentent de panser leurs plaies pour mieux avancer, pour mieux aimer.

Le Devoir



FILMOPTION

Lucide et d'un humour surprenant, *Je suis à toi* ne se voile pas la face et comporte son lot de séquences crues.

Salle : 15/16 5^e SAISON 88 CONCERTS
La Fondation Arte Musica présente

EDNA STERN piano
15, 16, 17 septembre • 19h30
Incidence chorégraphique avec 5 danseurs de l'Opéra de Paris
Œuvres de BACH, LISZT et RAVEL
Présenté dans le cadre du Festival Quartiers Danes

HOMMAGE À ARVO PÄRT
Mercredi 23 septembre • 19h30
TRIPLE FORTE
Jasper Wood, violon
Yegor Dyachkov, violoncelle
David Jalbert, piano
CHOSTAKOVITCH Trio n° 2 en mi mineur
Arvo PÄRT *Fratres, Spiegel im Spiegel* et *Mozart-Adagio*


INTÉGRALE DES CANTATES DE J. S. BACH
An 2 - Concert 1
Dimanche 27 septembre • 14h
HANDEL AND HAYDN SOCIETY (Boston)
Ian Watson, chef
J. S. BACH
Cantates BWV 10, 17, 47 et 158

QUELQUES BILLETS ENCORE DISPONIBLES!

Billets et programmation complète
SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

L'ENSEMBLE VOCAL HISTOIRES DE CŒUR
RECHERCHE
choristes expérimenté(e)s,
Pour une production de l'opéra de Henry Purcell
DIDON ET ÉNÉE



Jean-Michel :
lamothejeanmichel@yahoo.ca
514-649-9468

RÉPÉTITIONS À PARTIR DU LUNDI 5 OCTOBRE

35^e ORCHESTRÉ METROPOLITAIN
YANNICK NÉZET-SÉGUIN
Desjardins PARTENAIRE PRINCIPAL

Dorothea Röschmann et Yannick Nézet-Séguin
Bach/Stokowski
Mahler
Bruckner

Billets à partir de 29\$

20 septembre
Maison symphonique de Montréal
15h
orchestremetropolitain.com

PROCHAIN CONCERT PATRIOTES DU MONDE 23 OCTOBRE, 19 H 30

Yannick Nézet-Séguin Chef
Dorothea Röschmann Soprano

Québec Montréal LE DEVOIR placedesarts.com

Paul au cinéma

Le réalisateur François Bouvier sur les défis d'adapter la bien-aimée bande dessinée

FRANÇOIS LÉVESQUE

Il est des personnages de fiction qui ont l'heur de toucher une corde sensible auprès du public. Imaginé par le bédéiste Michel Rabagliati, «Paul» s'est rapidement imposé comme l'une de ces figures iconiques. Sa nature discrète, jumelée à une empathie sincère, lui confère un côté «Monsieur Tout-le-Monde» qui a le cœur à la bonne place. On ne peut s'empêcher de trouver Paul attachant. C'est dire qu'à l'annonce de son passage du 9^e art au 7^e, pour reprendre la formule du collègue Fabien Deglise, de nombreux lecteurs étaient partagés entre joie et circonspection. Cette pression de ne pas trahir le personnage, le réalisateur François Bouvier en avait une conscience aiguë au moment de tourner le film *Paul à Québec*, à l'affiche le 18 septembre.

Pour les néophytes, *Paul à Québec*, librement inspiré de l'ouvrage du même nom, relate comment Paul (François Létourneau), la fin de la trentaine, devient le confident de son beau-père (Gilbert Sicotte), qui se meurt en secret d'un cancer du pancréas. Autour d'eux, un clan tricoté serré (Julie LeBreton, Louise Portal, Myriam LeBlanc, Brigitte Lafleur, Patrice Robitaille, Mathieu Quesnel, Julien Poulin) dont les rires et les larmes tissent l'essentiel d'une trame à la fois simple et complexe, comme la vraie vie.

Le Devoir: Vous partiez avec un avantage, en cela que vous étiez le choix de Michel Rabagliati.

François Bouvier: C'est vrai. Michel m'a fait parvenir deux bandes dessinées de *Paul* en m'expliquant qu'il souhaiterait porter le personnage à l'écran, et il se demandait si réaliser le film m'intéresserait. Un de mes longs métrages précédents, *Histoire d'hiver*, lui avait beaucoup plu. Bref, six ans plus tard... Car c'est un projet qu'on a porté longtemps, et qui a nécessité cinq versions de scénario.

Qui plus est, vous deviez impérativement trouver le bon Paul.

Pour moi, c'était évident que ce devait être François Létourneau. J'avais déjà collaboré avec lui; j'étais confiant. Julie et lui, c'a fonctionné tout de suite. Je suis très fier de la distribution. On croit à cette famille-là. Louise, qui est merveilleuse, merveilleuse, et Gilbert... J'ai vu le film quarante fois et il me fait encore brailler. C'a été un beau tournage. Tourner un film, c'est comme faire un grand voyage. Ça implique un dépaysement. En se frottant à l'univers de quelqu'un d'autre, on apprend plein de choses. Ça engendre toutes sortes de rencontres mémorables, mais aussi des imprévus qu'il faut surmonter, et ce, même si on parle d'un voyage «organisé», pardonnez le jeu de mots. Oui, j'ai eu des



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Pour François Bouvier, un film possède ses propres codes, sa propre structure dramatique, et «tout ça est différent dans la bande dessinée».

compagnons de voyage fabuleux... Et du plaisir, tellement de plaisir!

Le cinéma est l'art de l'image en mouvement, or, avec Paul à Québec, vous vous retrouvez à travailler à partir d'une source dotée d'une signature visuelle très forte. Était-ce, d'une certaine manière, limitatif?

Ça m'a fourni un surcroît d'inspiration plus que ça m'a limité. Dans le film, il y a quelques scènes lors desquelles j'ai repris presque à l'intégrale les cadrages de la bande dessinée. Évidemment, je parlais en sachant que les gens aiment la bande dessinée — moi-même, je l'adore. C'est couru d'avance, il y en aura qui se borneront à dire «la bande dessinée est meilleure». Il fallait d'entrée de jeu faire fi de ça. Un film possède ses propres codes, sa propre structure dramatique, et tout ça est différent

dans la bande dessinée. Dans le travail avec Michel Rabagliati [qui cosigne le scénario], on avait toujours ce souci-là à l'esprit, de telle sorte qu'au final, il y a dans la bande dessinée beaucoup de choses qui ne sont pas dans le film, et il y a dans le film beaucoup de choses qui ne sont pas dans la bande dessinée.

Par quoi se sont traduits ces impératifs narratifs distincts, concrètement?

Un exemple majeur: dans cette bande dessinée là en particulier, Paul est plus effacé. Il est le témoin privilégié de ce qui arrive à son beau-père, puis des conséquences sur la famille de sa conjointe. Dans le film, on a doté le personnage de Paul de sa propre trame. C'est comme ça qu'on a décidé qu'il allait créer une bande dessinée basée sur les événements qui se produisent dans le film. A mesure que l'his-

toire avance, Paul se réalise de plus en plus. Le défi, après ça, c'était de parvenir à relier les destins des deux personnages, ceux de Paul et de son beau-père. Je pense qu'on y est arrivé: le beau-père est le moteur du film, mais Paul en est l'âme.

Paul à Québec ouvrira la 5^e édition du Festival de cinéma de la ville de Québec, le 17 septembre. Pour l'occasion, l'événement, en collaboration avec les éditions de la Pastèque, s'est associé avec le Musée national des beaux-arts du Québec, qui sera l'hôte de l'exposition *Paul au musée*. Le public pourra alors découvrir environ cent planches et dessins prêts par Michel Rabagliati, ainsi que des dessins réalisés pendant le tournage du film par l'illustrateur Cyril Doisneau.

Le Devoir



COLUMBIA

Rarement a-t-on pu voir des hordes de loups d'aussi près filmées.

Des Mongols et des loups

WOLF TOTEM

★★★

Réalisateur: Jean-Jacques Annaud. Avec Feng Shaofeng, Shawn Dou. Chine, 2015, 98 min.

ODILE TREMBLAY

Choix de la Chine pour les prochains Oscar, donc fort bien vu par le régime, *Wolf Totem* du Français Jean-Jacques Annaud est le fruit d'une entente de coproduction entre la France et le géant asiatique aux milliers d'écrans convoités. Ce film en 3D, où le relief n'est pas pleinement utilisé, sinon pour nous faire entrer plus profondément dans les paysages de Mongolie, plaira à un public familial.

Il nous entraîne, au moment de la révolution culturelle, dans les mutations sociales des tribus nomades de Mongolie et leur rapport de proximité avec

les loups. Les gros plans sont judicieux. Rarement a-t-on pu voir des hordes de loups d'aussi près filmées.

Wolf Totem nous fait comprendre leur organisation sociale et le cycle de la nature dans lequel leur prédation s'inscrit. Jean-Jacques Annaud, cinéaste de *L'ours* et des *Deux frères* (sur deux tigrons), a l'habitude de filmer les animaux. Dans *Wolf Totem*, un célèbre entraîneur, Andrew Simpson, a dressé des loups durant plusieurs années.

Adapté du roman semi-autobiographique de Jiang Rong, *Wolf Totem*, fruit de douze ans de travail, n'égrotte guère le régime de Mao, ni ne remet en cause la révolution culturelle des années 60. On n'est pas dans *Balzac et la petite tailleuse chinoise*. Avec, au départ, une trame similaire. Ici, un jeune étudiant de Beijing (Feng Shaofeng) est envoyé se faire réédu-

quer par le travail des steppes chez des bergers nomades de Mongolie extérieure.

Dans ce cas, il apprécie son sort. D'autant plus qu'un vieux sage de Mongolie connaît tout de son milieu sauvage, loups inclus, et lui enseigne leurs arcanes. Au point où le jeune homme adopte et cache à ses hôtes un louveteau, dont il veut observer les mœurs. Il est intéressant de voir un fonctionnaire chinois multiplier les erreurs en cherchant à éradiquer les loups après les avoir privés de pitance, modifiant le cycle naturel, au grand dam des Mongols, qui connaissent leur milieu et n'ont guère voix au chapitre.

On déplorera une candeur de ton, des longueurs en fin de

course, et des jeux d'acteur peu dynamiques. La lourde caméra 3D n'autorise pas toutes les souplesses et la multiplication des prises. La condescendance des Pékinois quant aux habitants des steppes paraît lourde, tout comme la romance avec une jolie veuve dans sa yourte, plaquée là apparemment pour les besoins d'une amourrette. Ce film, dont il faut remettre en question le manque d'esprit critique quant aux politiques du Grand Timonier, fascine toutefois par son message écologique (appuyé, quand même), la beauté des paysages et toute sa partie documentaire sur les tribus et les loups des steppes.

Le Devoir

wide screen

NICOLAS GIRAUD
ROBINSON STEVENIN

LOLITA CHAMMAH
MARIE FERET
BRONITIS JODOROVSKY

JENNA THIAM
ALEXANDRE ZEFF
PHILIPPE NAHON

JACQUES BONNAFFÉ
FRÉDÉRIC PIERROT

★★★★★
20 minutes
★★★★★
Cahiers du cinéma
★★★★★
Le Monde
★★★★★
Le Nouvel Observateur

ANTON TCHEKHOV
1890

UN FILM DE RENÉ FÉRET

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

CINÉMA BEAUBIEN | CINÉPLEX DÉVELOPPEMENT
2206, Boulevard E. 514-721-2000 | QUARTIER LATIN

STATION VU | PONT-VIAU 16 | LE 5^e FLEUR DE L'ÉPIQUE | SHERBROOKE | LE CLAP



Les petits frères
des Pauvres

La famille des
personnes âgées seules

Pour donner

1.866.627.8653

EXCENTRIS



JE SUIS À TOI

— DAVID LAMBERT - 102 MIN. - VALOIS DU SCÉNARIO ET VALOIS DU JURY ÉTUDIANTS - ANGOULÊME 2015

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

ET AUSSI À L'AFFICHE :

CAVANNA

— DENIS ET NINA ROBERT

LA TERRE ET L'OMBRE

(V.O. ST.F.) — CÉSAR ACEVEDO

CAMÉRA D'OR - CANNES 2015

L'HOMME IRRATIONNEL

(V.O. ST.F.) — WOODY ALLEN

LE MIRAGE — RICARDO TROGI

RENDEZ-VOUS FANTASIA

LE FANTASTIQUE WEEK-END
DU CINÉMA QUÉBÉCOIS 2015

— JEUDI 17 SEPTEMBRE À 21H

ET AUSSI PRÈS DE 100 FILMS SUR

JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE

— BENOÎT JACQUOT

L'ARMÉE ROUGE

— GABE POLSKY

CINEMAEXCENTRIS.COM